

« Caveau de famille »

Extrait

...Monsieur d'Arkan chercha à cacher sa soudaine raideur à la vue de Marthe qui s'aidait, pour finir son yaourt, de l'index de la main gauche. Ni ce geste jugé obscène, ni l'application qu'y mettait sa fille n'exaspéraient vraiment Monsieur d'Arkan. Non, c'était cette main gauche. Tout le monde chez lui utilisait la main droite. Alors, une force incontrôlable fit de nouveau pivoter son profil en direction de sa fille : un évènement l'importunait au-delà du supportable. Mais loin de l'interrompre, le père se priva de le sanctionner, puis il le toléra durablement ; cela creusait ses entrailles d'un désir glacé, béant, inassouvi, d'être cruel.

- La *gatella* !

Marthe mit un doigt sur sa bouche et regarda ses frères, espérant d'eux un secours pour retrouver l'objet. Monsieur d'Arkan attendait. Il venait de demander qui avait égaré la *gatella*, et n'avait jamais quitté Marthe du regard. La jeune fille, qui ne savait pas ce qu'était une *gatella*, commença pourtant à soulever une partition de musique ; Marthe était sur le point de pleurer. Elle aurait voulu disparaître pour n'avoir plus à chercher cet objet impossible. Yves reconnut chez son père une trouble passion : il mettait un enfant dans un labyrinthe, et lui commandant d'en sortir, il en bouchait une à une toutes les issues. Il tempêtait alors, et se gratifiait ensuite du désarroi provoqué. – *Gatella* ! Puis Madame d'Arkan souriait, Monsieur d'Arkan aussi ; quand les enfants le surent, en se forçant un peu ils sourirent à leur tour. Monsieur d'Arkan avait fait une farce. La *gatella* était un mot qui n'existait pas !

Claude eut donc le loisir de frapper violemment Marthe à la tête : celle-ci, les quatre membres posés au sol, regardait encore la porte par où sa mère venait de disparaître. Le coup de pied rendit un son liquide, comme celui d'une outre jetée à terre avec force, suivi aussitôt d'un geignement obscur. Marthe n'avait plus de prise où s'agrippe son cri ; la paroi lisse que lui opposait Claude la rendait aphone, la bouche très ouverte. Ce masque collé au visage, elle se lança sur Claude : sans espoir, déjà vaincue, achevée. Il y eut un a-han forcené : Marthe chancela ; une buée chassieuse se pressa sur ses yeux, qui l'immergea ; ses jambes s'anéantirent sous elle. Claude se tint encore sur ses gardes ; puis une sérénité passa dans son regard. Elle restait pourtant rouge, et ses aisselles avaient transpiré. Sa main fourragea sous son chemisier ; elle remplaçait une bretelle de son soutien-gorge.

Le friquet fait silence. La nuit, s'évaporant, exhume un pauvre jour. Blotties sur l'étang glauque, des fleurs de nénuphars se dissimulent derrière des bancs de brume. Des saules, remplis d'ennui, ont immobilisé leurs branches dans cette mare. Marthe se tient accroupie, sur le plat de ses pieds, comme si elle allait déféquer : une eau saumâtre gît devant elle, et l'enfant ne la perd pas des yeux. Ses doigts grattent un mollet. Les moustiques de la nuit ont dévoré sa peau en petits points rouges écorchés jusqu'au sang. Lorsque Marthe se redresse, cela dérange un crapaud qui plonge et froisse le silence de quelques frises à fleur d'eau. Trouée dans l'épaisseur du bois, une passée unique s'enfuit de ce coin des Dombes et rejoint un chemin de terre. Des herbes foulées montrent où Marthe a dormi. Il fait froid. Un engoulement ricane fortement ; et l'aube gélive craque sous les pas de Marthe qui s'éloigne : sa robe de toile colle à sa peau, et sa main cherche dans ses cheveux un endroit de son crâne.

Six heures. Le jour blanchit. Le bois expulse son humidité, mais aussi Marthe qu'il dépose comme un fantôme à la lisière du chemin. Elle ne bouge pas, tandis que son regard erre en chaque détail du vélomoteur, couché dans le fossé à cet endroit. L'engin s'est arrêté là, à court d'essence ; la rosée lui fait une brillance usée. Marthe veut le relever, mais il est comme mort et cela le rend encore plus lourd. Alors, la main cherche à nouveau le crâne, et la jeune fille suspend tout à ce geste machinal, et bientôt prend le sens où l'emportent ses pas ; le chemin est mauvais et joue avec ses sandales : il les lance de pierre en pierre, et les jette à l'ornière. Marthe ainsi cahote, jusqu'à la Nationale.

A huit heures trente, le village de Chalaronne vaquait aux occupations d'un début de matinée. Dès qu'il l'aperçut, et tout le temps qu'il put la voir encore, le facteur qui sortait de la recette buraliste ne la quitta pas des yeux : une souillon arrivait par la rue principale. Aussi, tordu par un soudain torticolis, tâta-t-il en aveugle la

présence de son vélo, accoté contre un mur, et dont il reconnut le guidon à ses poignées usées. La jambe en l'air comme un chien qui pisse, le préposé garda quelque temps cette posture afin de s'assurer que son fessier se poserait bien sur la selle. Alourdi de sa sacoche, le vélo partit alors en faseyant des deux roues, éloignant comme à regret le facteur qu'il avait pris en charge. Marthe pénétrait dans le cœur du village : ses mains sales d'avoir grappillé des mûres en bordure de route avaient mâchuré son visage. Elle hésitait à poursuivre son chemin qui semblait devoir s'arrêter là. Une inaptitude à éloigner un mal qu'elle ne parvenait pas à localiser en elle, figeait tous ses gestes. Marthe avait besoin d'aide, mais elle ne le savait pas. Un chien au trot errant rompit sa trajectoire, et vint rôder autour de la jeune fille ; il souffla à ses jambes nues et, soudain troussant sa jupe, renifla ses fesses roses d'une truffe humide et s'en alla, ivre de son veule exploit. Marthe désignait, interdite, l'endroit de sa cuisse où le chien l'avait flairée, et y plaquait encore sa main, inutile garrot pour une hémorragie de tout son corps. De l'autre main, deux doigts raides cherchaient un cheveu dans sa tignasse, comme un fil à suivre. Marthe était immobile et détaillait à terre un caillou parfaitement rond. Elle se trouvait devant une cordonnerie ; la porte sur la rue en était ouverte et, dans le fond de la boutique, un dos arc-bouté suppliciait au bout de deux mains, une pauvre sandale. Un pouce fortement cambré poussait un scalpel qui s'ouvrait, dans le cuir neuf, une spatule de rechange. Le façonnier, roux de barbe et le cheveu humide, leva la tête sans redresser l'échine : ses lunettes faisaient deux loupes et dissimulaient ses yeux, réduits à deux petits points noirs ; l'homme plissa ses paupières pour préciser l'image floue d'une jeune fille, court vêtue et arrêtée devant sa porte ; entre les doigts musculeux, la chaussure s'immobilisa. Le cordonnier ramassait une carcasse gigantesque sur un tabouret d'enfant et, le menton posé sur les genoux, joignait ses pieds dans deux pantoufles éculées.

Il parut à Yves que Marthe devenait étrange. Ses cheveux se livraient bataille dans une grande confusion ; des paquets d'entre eux se liaient en mèches rudes, et devenaient des nœuds inextricables ; ils ressemblaient à des terminaux électriques dont on aurait ôté les fils ; et il arriva bientôt que Marthe n'avait plus assez de doigts pour rétablir, dans d'impossibles arcanes, ces connexions détruites. Le visage de la jeune fille devint bouffi, et ses regards, parfois privés de vie.

Le commissariat est l'unique balise d'un quartier sans éclairage. Des tableaux sans dessins suspendent leur rectangle jaune sur une façade noire. Doigt au sourcil, l'agent de porte salue Yves sans le regarder, et son geste ne montre que ses cernes et sa peau verte. Les locaux sentent le tabac froid et le papier-carbone. Désertes, les pièces aux portes ouvertes se succèdent, exhibant leurs bureaux de zinc anthracite. Au fond du couloir, une parole résonne sans artifice ; elle n'est plus en service, et demande s'il y a du café ; une autre voix répond quelque chose dans la rafale d'une machine à écrire. Lorsque Yves atteint la salle, la machine s'interrompt ; un gendarme, képi à la main, s'adresse au garçon. Yves n'imagine pas un gendarme sans képi, et ce crâne anonyme, au cheveu ras, donne à l'homme un visage civil et reconforte Yves.

-- Je viens chercher ma sœur, demande le garçon.

Mécanique, le képi s'est posé sur la tête, et l'homme redevenu matricule, fourragère et galons, ébauche un garde-à-vous. Sa voix mate annonce :

-- Dernière porte à gauche.

Yves sent à un picotement dans le cou qu'on le regarde s'éloigner. Il voulait un couloir infini. La porte arrive trop vite ; Marthe aussi. La revoir, mais ne pas la rencontrer. Impossible. Yves avait frappé ; on avait dit « Entrez ». Maculée de charbon. Un officier se tient à côté d'elle ; Yves doit traverser la pièce. Le gendarme l'interroge :

-- Vous êtes un parent ?

C'est un gradé : la voix sourde de l'autorité contenue. Yves s'approchait encore.

-- Elle a subi un choc... elle ne parle pas, continue l'autre comme un pont que l'on jette d'une rive à l'autre. Yves atteint Marthe. Yves a mal parce que Marthe ne souffre plus : regard vitreux dans ce visage noirci, jupe retroussée, elle a été violée.

-- Je crois qu'on a abusé d'elle, confirme l'officier qui sait que le garçon a compris.

-- Je suis son frère, bredouille-t-il en retard, à l'intention de l'agent. Il s'hypnotise sur sa sœur, et son regard suit hagar les traces qu'ont laissé les cailloux de charbon dans lesquels on l'a forcée.

Marthe seule. Dancing. Être admirée. Pour être une femme. Pour quelqu'un. Cela s'approche. Un homme. Marthe intriguée. L'habitué. Marthe charmée. Cela danse et, un peu, la serre : la courte jupe remonte. Et plus fort serre. Sans défense. Amoureuse Marthe. Disquaire complaisant. Slow assassin. Geste au complice : « je l'amène ». Besoin de fumer. Dehors ? Dehors, dans la cour. Viol à deux. A trois. A l'infini. Marthe dans le

charbon. Renversée. Seize ans. Hurlante. Bouche violée. Etouffements. Visage bloqué, face au terril. Larmes noires. Culotte. Jambes contraintes. « A toi... je la tiens ». Cri tué. Marthe laissée pour compte. L'officier avait observé un silence règlementaire, qu'il interrompit :

-- Voulez-vous porter plainte ?

Derrière sa vitre, le gardien fit un signe las ; Yves pouvait avancer. La barrière en effet se leva devant lui. Le garçon engagea au pas son véhicule et le rangea en talon, comme d'autres l'étaient déjà. Il faisait beau dans ce parc aux arbres immenses. Yves alluma une cigarette, leva les yeux et lut le panneau « Il est interdit de fumer dans l'enceinte de l'établissement ». Il écrasa sa cigarette et descendit de voiture. Les véhicules n'avaient pas le droit de circuler, et Yves marcha sur une large route au goudron rouge. Elle ressemblait à une promenade en montagne, bordée de sapins qui dégageaient, au cœur de cette ville, un parfum de forêt inattendu. Bientôt il y eut un banc. Une femme était assise. Lorsque Yves passa devant elle, elle sourit au garçon ; il ne la connaissait pas, mais il la salua rapidement. Quand il fut plus loin, Yves se retourna : la femme ne le regardait plus, mais souriait encore. Il atteignit un carrefour ; sur un plan des lieux, on lisait le salutaire « Vous êtes ici », fléché en rouge. Yves regarda autour de lui. Cela faisait un rond-point, et des gens graves et silencieux déambulaient avec perplexité. Quelques uns, habités d'un doute suspect, se figeaient menton en l'air ; d'autres, privés de but, lançaient leurs déplacements dans un aller-retour décourageant : ils se tenaient voûtés, leurs doigts manipulant un invisible objet en prenant grand soin qu'il ne tombe par terre. Puis ils se redressaient et, l'échine en arrière, ils jetaient au ciel un rire aphone. Yves partit en direction du nord-est. Soudain quelqu'un se trouva près de lui, l'accompagnant. Yves pressa le pas ; l'individu aussi : tête basse, il allongeait dans le caniveau des enjambées décidées ; puis il s'arrêta. Yves continua. Le quidam, désespéré, semblait hésiter à combler son retard : il gardait ses pieds joints, et tentait de les décoller comme s'il les avait pris dans du ciment frais. Yves se retourna : décidément, les pieds de l'homme semblaient soudés au sol, tandis que sa pauvre main exécutait une toile de maître, sans pinceau ni chevalet. Mais l'inconnu était accouru ; il avait rejoint Yves, et aussitôt s'était mis au garde-à-vous. Le peintre avait l'air épuisé ; il fit une brusque volte-face, et s'en alla vers d'autres caniveaux. Le pavillon « Les libellules » était au fond du parc. Lorsque Yves n'en fut qu'à quelques mètres, un grand cri de douleur lui parvint. Le garçon, sur ses gardes, s'approcha jusqu'à la porte. A cet instant sortait un homme en blouse blanche, fort et serviable. Le médecin avisa le jeune homme d'un air calme, et lui proposa de l'aider. A la question qu'il lui posa, il répondit :

-- Marthe ?... chambre 124

Yves pénétra dans un couloir pâle. Il n'y avait personne. Aucun pugilat ne s'y livrait. En bout de corridor, il aperçut une infirmière, qui disparut aussitôt. Yves avança encore, intrigué par l'origine du cri qu'il venait d'entendre. Lorsqu'il passa devant la salle commune, de rares pensionnaires se trouvaient posés sur des chaises blanches. Des chaises d'hôpital. La télévision, qui n'avait pas encore repris ses programmes, fonctionnait ; et le carré grillagé de l'écran mettait de ternes couleurs aux barreaux de leur prison. Yves poussa la porte. La chambre 124 avait des murs verts, une herse à la fenêtre, et un lit blanc. Il venait de retrouver sa sœur. Marthe était allongée, et cette perspective augmentait l'importance des pantoufles qu'elle avait gardées aux pieds. Le reste du corps négligeait que quelqu'un pût entrer dans la pièce ; Marthe ne disposait plus de ses membres, abandonnés sur ce lit. Ses avant-bras dodus et laiteux étaient ramenés sur son front, et cachaient son visage. Marthe avait énormément grossi. Yves retint son souffle, et s'approcha du lit. Sur les jambes et les bras de sa sœur, les piqûres calmantes avaient fait des cernes bleu marine et rouge.

-- Marthe ?

La jeune fille resta silencieuse. A cet instant, le pavillon ne résonnait que des bruits de savates qu'un malade traînait dans le couloir. Yves crut que cela s'était arrêté derrière la porte 124 ; mais il s'était trompé. Le bruit des pas reprit, plus loin, et décrut, interminablement, dans le corridor.

-- Marthe ? C'est Yves !

Pas une once du corps de Marthe ne bougea. Alors Yves toucha le bras de sa sœur. Celui-ci glissa sur l'oreiller. Et Yves s'interdit de hurler : Marthe avait les yeux ouverts de la même façon qu'ils auraient été fermés : ils regardaient un monde dont Yves était nécessairement absent. Yves gesticulait inutilement devant sa sœur : elle ne l'apercevait pas. D'instinct Yves recula. Il s'éloigna vers la porte. Lorsqu'il l'eût atteinte, Yves se retourna vers sa sœur : elle était immobile, mais le trajet de deux larmes, épaisses comme des billes, brillait sur ses narines. Ses yeux fixaient éperdument le plafond.

Il ne prit pas sa voiture en partant. Il sortit à pied de Vinatier. Quatre cent mètres de boulevard longeaient cet asile. Il ne rentrerait plus chez ses parents. Il entendait d'ici la réponse que lui aurait fait sa mère : « A l'asile ? Marthe ? Mais c'est impossible ! ». Et Yves sourit.